

sont la principale cause. Nous avons, pendant notre séjour à Milan, un honnête prétexte pour arriver jusqu'à lui, et une version de ses *Hymnes* nous eût peut-être servi de passe-port ; mais, comme nous savions son rigorisme, à l'endroit des visiteurs, nous nous privâmes du plaisir de saluer le grand homme. Nous vîmes, dans la même cité, un écrivain encore jeune, et dont l'Italie a accueilli avec transport un roman que Pomba de Turin achève de réimprimer avec des *illustrations* venues de Paris. On peut s'étonner que la *Margherita Pusterla* de César Cantù n'ait pas été traduite en notre langue. Ce roman, sans avoir la vigueur de conception, ni les grandes scènes qui animent les *Fiancés*, est cependant une œuvre distinguée ; elle a, pour les Milanais, le mérite de rappeler d'anciennes pages de leur histoire, de peindre leur vieille cité, de respirer de leur vieille foi, car l'auteur est du nombre de ces hommes sagement inspirés qui déposent dans leurs livres la pieuse croyance de leur âme, et qui font servir leur pensée à la glorification du Christianisme.

Nous reviendrons peut-être sur les divers écrits de M. Cantù, notamment sur son *Histoire universelle*, mais aujourd'hui nous nous bornons à détacher quelques pages de son roman de *Margherita Pusterla*.

Un des personnages de l'épisode que nous traduisons, Buonyicino, avait été pris, dans sa jeunesse, par une de ces affections qui, une fois qu'elles sont entrées au cœur de l'homme, n'en sortent qu'avec la vie. Cependant, comme l'amitié qu'il avait pour Marguerite, l'héroïne du roman, était une amitié noble et pure, il se crut un jour assez fort contre les obsessions de ce fatal attachement, et ce fut lui-même qui aida au mariage de Franciscèlo Pusterla avec la belle jeune fille. Or, pendant les guerres du XVI<sup>e</sup> siècle, Pusterla fut obligé de quitter assez longtemps la chaste femme